



Le Voyageur

Conte

Par Maurice Pottecher.

Le vingt-un de janvier, en l'an du Seigneur seize cent quatre-vingt-treizième, le bûcheron Guillaume Briot, mon père Cyrille Perrin, charbonnier, et moi, Prix-Nicolas, dit le Clerc, tous trois du village de Bâmont, sur la rivière Moselotte - laquelle se va mêler proche de là à la grande Moselle vers la ville de Remiremont -, nous étions attardés fort avant dans le soir parmi les forêts qui couvrent à cet endroit les montagnes des Vosges.

Ayant travaillé, depuis le grand matin au profond du bois afin d'abattre les arbres marqués, de les ébrancher et de préparer les meules de charbon, pour la corvée de madame l'Abbesse, de qui dépendent ces domaines, nous étions tout harassés de fatigue et quelque peu rompus par le froid fort rude. Car le métier de vilains est de plus de peines chargé, comme l'on dit, que de graisse. Ajoutez que les loups, sangliers et parfois pires bêtes carnassières, comme les ours, grincent souvent derrière les feuilles et les rochers de ces bois et s'y joignent, en hiver, avec les âpres côtes qu'il faut gravir les épaules courbées sous le fagot, avec la gelée glissante, les morsures du vent, les piqûres de la neige, l'horreur de la nuit perpétuelle qu'enferment sous eux les larges sapins, pour faire de ce lieu un plaisant séjour aux misérables : et il n'est guère de plus étrange pays de désolation.

Il avait neigé douze jours de suite, sans relâche, depuis le jour de la nouvelle année ; même sous les branches, le sol était couvert de plus de quatre pieds de neige, que la rigueur du froid des nuits rendait dure et criante sous les pieds. Depuis longtemps déjà, il ne restait plus de clarté, autour de nous, que ce qui passe par les clairières de quelques restes d'étoiles entre les brouillards du ciel, quand nous vînmes à bout de mettre le feu à la meule. Les bûches étaient bien rangées par couches circulaires, les parois et le toit garnis de la terre et des feuilles mortes que nous avons péniblement recueillies au pied des arbres, là où la neige est moins épaisse. Une fumée noire commençait à se tordre hors des soupiraux que Guillaume prenait soin de déboucher. Mon père retirait la perche qui marque la cheminée au centre de la meule, et moi, accroupi sur les genoux et sur les coudes dans la neige, j'attisais avec mon souffle la flamme invisible.

Comme le froid de plus en plus vif engourdisait notre sang et tirait de nos yeux des larmes qu'il durcissait aussitôt sur nos paupières, nous ne trouvions plus, malgré notre impatience, le courage de redescendre au fond

de la vallée, vers nos cabanes ; mais retenus par la douceur d'entendre le faible crépitement du bois où couve un lent incendie, nous nous serrions tous trois, muets et les mains étendues, autour de ce foyer sans lueur.

Alors nous entendîmes de loin un pas, dans le silence.

Je tirai mon père par le bras et ramassai aussitôt l'épieu garni de fer qui nous sert de défense contre les bêtes sauvages, à nous qui ne sommes pas admis à porter d'autres armes. Ce pas montait vers nous le sentier où les bûcherons seuls et les animaux du bois se hasardent pour atteindre le sommet ardu. La nuit et la neige, comme j'ai dit, enveloppaient ce lieu. Nous vîmes une forme, à travers la brume blafarde, paraître au bord de la clairière. Et j'abandonnai l'épieu, que j'avais levé ; car je reconnus que celui qui venait était une créature humaine, et qu'il marchait d'un pas si las qu'il excitait la compassion, non la frayeur.

- La paix soit avec vous, dit mon père.

L'homme leva les yeux sur nous et ne répondit que par un soupir. Je ne sais s'il nous connaissait : nous ne l'avions jamais vu ; mais quand nous l'eûmes considéré, tous les trois nous nous regardâmes, et le bûcheron fit le signe de la croix.

Il se peut que j'ai rêvé ce que j'ai vu cette nuit-là ; et maintes fois, depuis lors, je me suis demandé si l'apparition de cet étranger était autre chose qu'un de ces prodiges des sens, enfantés chez les hommes par d'après fatigues, le délire des maladies ou peut-être par quelque avertissement mystérieux de la destinée. Mais nul être vivant ne frappa d'une empreinte plus forte ma vue et ma mémoire ; bien que l'âge et les événements de la vie aient jeté leur poussière sur ce souvenir, le vieillard se dresse toujours aussi distinctement devant moi.

Une longue robe, en haillons, protégeait à peine du froid son corps aussi maigre et décharné que ceux dont la mort, après une longue fièvre, fait déjà claquer les dents. Il était courbé en deux comme une branche qui ne peut plus porter sa récolte ; nul arbre, dont les siècles ont épuisé la sève, n'est creusé de rides plus nombreuses et plus profondes que n'en montrait son visage ; un chaperon brun couvrait sa tête ; de son menton traînait jusqu'à son ventre une barbe blanche, toute hérissée ; et cette face, ravagée par je ne sais quelle angoisse ou quelle colère plus qu'humaines, fixait sur nous et sur ce séjour avare deux yeux étincelants.

Mon père était un homme brave et bon ; quoique l'étranger n'eût rien répondu à son souhait, et que la mine d'un tel hôte n'annonçât point la bienveillance ni le désir, d'un entretien :

- La paix soit avec vous, vieil homme, répéta-t-il. Voici une place près du feu, si vous voulez vous reposer un instant avec nous.

- Je ne me repose pas, dit le voyageur.

Sa voix semblait venir de l'autre côté des siècles. Il ne prononça que cette parole, et nos cœurs se serrèrent, comme si nous avions entendu l'arrêt même du désespoir.

Pourtant, il s'arrêta près de nous. Nous étions rangés devant le feu sombre, sur le tronc d'un arbre abattu ; mais il ne s'assit pas à la place qui lui était offerte. Il rapprocha un peu du feu ses pieds inquiets ; le vent fit tressaillir dans la meule une lueur rouge qui éclaira son visage ; il me sembla qu'il nous regardait avec des yeux moins durs. Nous attendions qu'il parlât et n'osions pas l'interroger.

- Vous venez de loin ? dit encore mon père. Peut-être n'êtes-vous jamais passé par ce pays ?

L'étranger tourna la tête ; il regarda la solitude autour de nous ; puis il parut descendre au fond d'un très lointain souvenir.

- Je suis passé par ici, déjà, répondit-il enfin. Les sapins étaient plus orgueilleux, les loups plus hardis, la fumée de ces feux ne tachait point la neige... J'y reviendrai un jour, et les arbres auront encore reculé devant les maisons des hommes... Dites-moi, quel est ce soir-ci, parmi les temps ?

Et quand nous lui eûmes nommé l'année, le mois et le jour, il tressaillit.

- Oui, s'écria-t-il en secouant la tête, et ses yeux pleins d'éclairs roulaient dans le cercle de ses paupières flétries ; voici la nuit venue de la seconde rencontre, et c'est ici que je dois échanger mon bâton. Est-ce vous, malheureux et plus pauvres que moi, de qui je recevrai ce qui m'a été promis, le viatique qui m'aidera à accomplir un tour nouveau de ce monde qu'il me faut parcourir sans relâche, jusqu'au soir du jour éternel où tout s'arrêtera, où toute sentence sera fixée par le grand Jugement ?

Nous l'écoutions, pleins d'attention et d'étonnement, cherchant à pénétrer le sens obscur de ces paroles. Il vit notre surprise et reprit :

- Qui je suis, pour quelle insulte cet être qu'ils appelaient le Miséricordieux m'a condamné à cette peine, les siècles pourront l'apprendre avec la chanson des enfants. Si je vous le contais, ce serait encore pour vous, hommes courbés sous le signe dont j'ai ri, un blasphème ! « Marche ! » m'a dit en se retournant le Vagabond sanglant : et j'ai marché. Et d'abord, je ne savais où j'allais, comment j'allais ; mes pieds stupides m'entraînaient au hasard comme dans un rêve. La volonté d'un autre me poussait. Puis je fus las et je tombai ; il fallut me relever et marcher encore. Une nuit, dans une forêt pareille à celle-ci, je vis un géant. Il rôdait, presque nu, sous les branches serrées ; ses genoux touchaient la neige. Il me cria : Cède-moi ce que tu as rapporté, sous ton manteau, du pays de Judée ! Je tremblais devant lui. Je lui donnai l'alène et le fil que mes mains n'avaient point quittés, depuis le jour où je m'enfuis de ma boutique de cordonnier, près du Jourdain ; mon industrie et ma fortune tenaient alors à ces choses fragiles ; comment m'en fussè-je servi désormais ? Il les prit, et arrachant à travers la neige un robuste et noueux rameau de houx qui croissait à cet endroit, il me le remit en disant : « Prends ceci, et marche avec la Force. Six autres

présents pareils te seront encore donnés, et le dernier aura un nom plus beau. Mais fais ton chemin : et, pour l'échanger, rapporte aussi ta moisson de ce monde ». Je repris ma route. Une vigueur ardente brillait en moi. Le bâton de houx sautait à mon poing. J'allais devant moi, franchissant toute vallée fermée, renversant tout obstacle, révolté contre la volonté qui m'opprime, maudissant mon éternelle injustice, plein de fureur et de rébellion. Et j'ai appelé à moi tous ceux qui tremblaient : je leur ai fait honte, avec mon rire, de leurs larmes. Ceux qui se tenaient en haut prirent peur en écoutant mon pas ; je les secouais, en passant, sur leurs sièges d'or. Et vous entendrez un grand bruit d'écroulement par le monde. Ainsi je suis passé, et j'ai accompli de nouveau mon tour ; le vent me suivait en grondant. Mais voici que, de nouveau, comme j'approchais de ces montagnes, je me suis senti las. Les nœuds du bâton ont déchiré mes mains ; il s'est fendu en deux, en heurtant contre les roches. Par quoi le remplacerai-je ? Le poids de la souffrance que je secouais puissamment, dans ma course, sur mes épaules, ne s'est pas allégé. Les ronces que j'ai arrachées ont repoussé derrière moi. Les chemins de mon exil ne se sont pas raccourcis. O vous, avec qui je m'arrête en grelottant, devant ce maigre feu de misère, créatures assujetties comme moi à un joug inique, en échange de la moisson que j'ai cueillie en ce monde et que je vous rapporte comme une offrande à vos maux, dites, que me donnerez-vous ?

La colère et le désespoir enflammaient de nouveau ses regards. Nous nous serrions autour de lui, dans une attente anxieuse.

- Cède nous, cria mon père, ce que tu as rapporté, sous ton manteau, du pays de France !

Le Juif tira de sa robe un sac qu'il ouvrit. Et une tête roula sur la neige, une tête pâle et saignante, marquée par la hache, et que couronnait un cercle d'or.

D'effroi je me reculai derrière mon père, tandis que le bûcheron Guillaume, s'écartant d'un pas, ouvrait la bouche toute grande d'horreur.

Mon père se pencha vers la relique lamentable ; il la contempla un moment et se mit à genoux. Je ne sais s'il se réjouissait en son cœur de voir cette couronne à terre ou s'il pleurait sur la tête coupée. Il dit au vieillard :

- Laisse-nous cette couronne, afin que nous la fassions fondre dans le feu de la meule. Mais cette tête, remporte-la et tiens-la bien cachée sous ton manteau, de peur qu'elle n'en fasse tomber beaucoup d'autres, et que la justice ne soit confondue avec la vengeance.

Puis il ramassa la perche autour de laquelle la meule avait été construite ; avant qu'il la retirât du feu, la flamme naissante en avait durci la pointe de hêtre. En la tendant au voyageur :

- Prends ce bâton, lui dit-il, pour remplacer le premier qui s'est rompu dans ton poing, et marche maintenant avec la Patience. Et fais ta moisson par le monde, jusqu'au jour où tu recevras en échange de ta peine la rédemption.

Déjà le vagabond, s'inclinant, se remettait en route vers la nuit plus claire où se levaient des étoiles. Ses pas semblaient raffermis, sa marche plus égale et plus sûre : le bâton, par coups réguliers, mordait la neige étincelante. Et tous les trois, nous priions pour lui.

*
* *

Ce que cette apparition réelle ou cette vision signifie, je ne puis le deviner, moi dont l'esprit humble ne rend que ce qu'il reçoit et ne pénètre pas le mystère des choses inconnues ni du temps. Toutefois, étant, depuis cette époque de ma première jeunesse, entré dans les ordres par la grâce de Dieu et l'aide de monseigneur l'évêque, et ayant été instruit à l'usage des lettres, j'ai consigné par écrit, en langue latine, ce sincère et véridique témoignage, pour que rien ne soit perdu de ce qui peut servir à la sagesse des hommes et à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges 1895*, par Léon Louis, p. 42-46.